



WAJDI  
MOUAWAD

Visage  
retrouvé

roman



BABEL, UNE COLLECTION DE LIVRES DE POCHE

## VISAGE RETROUVÉ

Pour son quatorzième anniversaire Wahab reçoit en cadeau la clef de l'appartement de sa famille. Le soir, au retour de l'école, sa surprise est grande quand il entre et ne reconnaît plus le visage de sa mère. Le jour où il devient un homme est aussi celui où le réel se disloque sous ses yeux. Alors que commence pour Wahab une terrible initiation aux mensonges du monde, il s'enfuit de la maison et fait une fugue qui le transporte au-delà de lui-même, là où l'onirisme est roi. En quelques jours, il aura fait l'expérience de la peur et de la beauté, sur un fond de colère irrépressible, seul sur les chemins de l'aube, au bord de la folie.

*Né au Liban, Wajdi Mouawad a vécu au Québec et réside maintenant en France. Il est notamment l'auteur du Sang des promesses, quatuor de théâtre épique dont le second volet, Incendies, a été porté à l'écran par Denis Villeneuve.*

*Après Visage retrouvé, Wajdi Mouawad a publié un deuxième roman, Anima (Leméac/Actes Sud, 2012), qui a reçu de nombreux prix.*

Illustration de couverture : *Femme sur fond jaune*, 2001 (détail), Lino acrylique sur toile

# VISAGE RETROUVÉ

## DU MÊME AUTEUR

### THÉÂTRE

*Alphonse*, Leméac, 1996.

*Les Mains d'Edwige au moment de la naissance*, Leméac, 1999.

*Pacamambo*, Leméac/Actes Sud-Papiers, coll. «Heyoka Jeunesse», 2000; Leméac/Actes Sud Junior, coll. «Poche théâtre», 2007.

*Rêves*, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2002.

*Willy Protagoras enfermé dans les toilettes*, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2004.

*Assoiffés*, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2007.

*Le soleil ni la mort ne peuvent se regarder en face*, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2008.

*Seuls. Chemin, texte et peintures*, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2008.

*Le Sang des promesses. Puzzle, racines, et rhizomes*, Actes Sud-Papiers/Leméac, 2009.

*Journée de noces chez les Cromagnons*, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2011.

*Temps*, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2011.

*Sœurs*, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2015.

*Une chienne*, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2016.

*Les larmes d'Œdipe*, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2016.

*Inflammation du verbe vivre*, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2016.

*Victoires*, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2017.

### LE SANG DES PROMESSES

*Littoral*, Leméac/Actes Sud-Papiers, 1999; 2009; Babel n° 1017; Nomades, 2015.

*Incendies*, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2003; 2009; Babel n° 1027; Nomades, 2015.

*Forêts*, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2006; 2009; Babel n° 1103; Nomades, 2015.

*Ciels*, Leméac/Actes Sud-Papiers, 2009; Babel n° 1122; Nomades, 2015.

### ROMAN

*Visage retrouvé*, Leméac/Actes Sud, 2002.

*Un obus dans le cœur*, Leméac/Actes Sud Junior, coll. «D'une seule voix», 2007.

*Anima*, Leméac/Actes Sud, 2012; Babel n° 1261; Nomades 2016.

### ENTRETIENS

«Je suis le méchant!», entretiens avec André Brassard, Leméac, 2004.

WAJDI MOUAWAD

VISAGE RETROUVÉ

**BABEL**

Toute adaptation ou utilisation de cette œuvre, en tout ou en partie, par quelque moyen que ce soit, par toute personne ou tout groupe, amateur ou professionnel, est formellement interdite sans l'autorisation écrite de l'auteur ou de son agent autorisé. Pour toute autorisation, veuillez communiquer avec l'agent autorisé de l'auteur : Simard agence artistique inc., 3536, rue Sainte-Émilie, Montréal (Québec), H4C 1Z2, Canada. 514 578-5264, [info@agencesimard.com](mailto:info@agencesimard.com)

Tous droits réservés. Toute reproduction de cette œuvre, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

© LEMÉAC ÉDITEUR, 2002  
pour toutes les langues et tous les pays

© ACTES SUD, 2010  
pour la France, la Belgique et la Suisse  
978-2-330-17035-6

*Pour François Ismert,  
dont le visage a su garder une immuable fidélité.*



*Ces visages, ces radieux visages entrevus  
autrefois n'ont vraisemblablement  
plus forme humaine, sauf dans la mémoire  
qui en restitue avec une précision saisissante  
la juvénile beauté.*

Pas à pas jusqu'au dernier  
LOUIS-RENÉ DES FORÊTS

*Ce matin le jour ne porte pas bien son nom.*

Mémoire à contretemps  
ROBERT DAVREU



## AVANT LA LETTRE



LE TEMPS



JE PRÉFÈRE REGARDER LES OISEAUX. Jouer avec le lacet de ma chaussure. La remplir de sable, puis la vider. Les autres parlent. Je les laisse parler. Ils s'inquiètent. Je les laisse s'inquiéter.

— Il a quatre ans, docteur, et n'a pas encore dit un mot. Pas un seul. Rien. Pas dit maman, pas dit papa, ni lolo ni miam-miam. Rien. Nous avons très peur, son père et moi, qu'il ne soit sourd, ou autiste...

— Nous allons voir ça.

Il se tourne, me regarde puis se penche vers moi.

— Alors, Wahab, pourquoi tu ne parles pas ?

— Je préfère regarder les oiseaux.

Il ne s'attendait tellement pas à ce que je réponde, qu'il s'est étouffé. Ma mère, je crois, s'est évanouie.

Jamais personne n'a entendu la voix du temps.

JE SUIS NÉ il n'y a pas longtemps. Je m'appelle Abdelwahab, comme le chanteur, mais tout le monde m'appelle Wahab. Je marche depuis peu. Je parle depuis peu. Je préfère regarder les oiseaux. L'été nous habitons à la montagne. Les autres jours, nous vivons en ville. Tout le monde klaxonne pour rien. Ma mère dit toujours avec une voix aiguë : Mais pourquoi ils klaxonnent ?

Mon pays natal n'est pas grand. Les oiseaux le traversent en une seule journée sans se fatiguer. Quand le soleil brille, il brille partout sur lui, et quand il pleut, il pleut sur tous ses habitants. Notre maison à la montagne est en pierre. À l'arrière, il y a un jardin où ma mère cultive des fruits et des légumes. Dans un coin, il y a une vigne. Elle grimpe sur une pergola. En dessous, on a installé une table rouge et des chaises pour que nous puissions manger dehors, mon père ma mère ma sœur mon frère et moi.

Le temps passe.

J'AI CINQ ANS. Hier, pour la première fois, ma mère m'a permis d'arroser les plantes du jardin. Elle m'a montré comment placer le tuyau d'arrosage pour abreuver, sans les noyer, les herbes délicates. L'été se termine. Nous retournons en ville. Demain c'est le premier jour d'école. Ça veut dire le début des embêtements. Pour me consoler, je vais jouer avec le chien de monsieur Boutros. Chaque fois que ma mère ne sait plus où je suis, elle va à la ferme de monsieur Boutros, et là, au milieu de son champ en espalier qui descend vers le fond de la vallée, on me retrouve allongé, la tête appuyée sur le ventre du chien qui dort.

Le temps passe.

SUR LA BANQUETTE ARRIÈRE de la voiture de mon père mon frère ma sœur et moi. Je suis assis au milieu parce que je suis le plus petit. À la radio, pas de musique, pas de chants. Une voix parle. Des mots que je ne comprends pas. Mon père dit : Ça va s'arranger, ça va s'arranger.

Le temps passe, il passe...

J'AI SIX ANS. Je suis à la maison parce que j'ai donné des coups de pied dans le ventre de Rachid, Martin, Abraham et Mike, et des coups, avec l'autre pied, dans le ventre de Toufic, Nabil, Jean, Mouaamar et encore un à Mike. Ce sont tous des élèves de ma classe. On s'est battus parce que je leur ai dit que j'étais un grand guerrier engagé dans une lutte pour la survie de l'humanité. Ils ne m'ont pas cru. Je leur ai dit qu'ils étaient nuls. Il y en a un qui m'a donné une gifle. Alors j'ai donné des coups de pied à tout le monde. Je suis un enfant violent et j'ai besoin d'être suivi par des spécialistes. Ce n'est pas moi qui le dis, c'est le directeur de l'école qui a fait venir ma mère en catastrophe pour qu'elle me ramène à la maison. Ils m'ont enfermé dans une classe sans pupitres et les autres enfants, depuis la cour de récréation, viennent me hurler des insultes à travers la fenêtre. Je ne réponds pas.

Je marche en tenant la main de ma mère. Elle pleure, mais elle ne me gronde pas. Elle me dit que je suis si doux et si gentil avec les moutons

et le chien de monsieur Boutros et que je dois faire pareil. Je ne dis rien, mais je n'en pense pas moins. Les moutons et le chien de monsieur Boutros ne m'ont jamais traité de sale menteur. Ma mère me dit que si je continue à l'inquiéter, elle ne pourra plus me faire confiance pour arroser les plantes du jardin. Elle me dit aussi que je dois être responsable. Je ne réponds pas, mais je n'en pense pas moins. Je marche en tenant la main de ma mère comme on tient les fils d'un cerf-volant. Je ne veux pas que ma mère meure, je ne veux pas qu'elle s'envole. Je ne dis rien. Elle me demande à quoi je pense. Je la regarde : Maman ! Maman ! On va tous mourir car le ciel est rouge et la terre est blessée par un loup qui la mord et la dévore. Mais je ne dis rien. Je me mets à pleurer. Je m'évanouis, je crois.

Le temps passe.

J'AI SEPT ANS depuis hier. Je suis accroché au guidon de mon tricycle et je fais le tour du balcon. Je surclasse tous les records. Mon bolide fonce à des années-lumière de la Terre. Je dois me rendre de toute urgence à la planète Vulgus, où se joue le sort de l'humanité. Je n'aurai aucune pitié pour les monstres monstrueux. D'ailleurs, bien fixé sur mon guidon, tout près du klaxon, mon canon à laser me permettra de pulvériser tous les vulgaires Vulgusiens. Ma mère m'énerve. Sa présence me rappelle que je suis toujours à la maison et non pas dans l'hyperespace. C'est pas grave. Mes yeux la transforment aussitôt, elle et sa planche à repasser, en un gnome spatial horrible à écailles de morue et à yeux de mouche. Et je fonce, et je pédale, libre comme l'air. Calme-toi et roule moins vite, me hurle le gnome à la planche à repasser, et moi, courageux comme pas un, je lui réponds que le venin informe qui lui sort de la bouche ne saura pas m'arrêter dans ma mission. L'humanité m'attend et je ne faillirai pas. Victoire ! Le gnome bat en retraite. Mais pas pour longtemps, le gnome

revient et me dit qu'il faut que je me dépêche pour aller rendre visite à tante Hélène. Je pleure. Je remue, me débats et me défends, mais rien à faire, me voilà dans l'ascenseur en compagnie du gnome et on descend les sept étages.

On est dans la rue. Une chaleur étouffante. Le soleil fond sur la ville. Ma mère me dit : Attends. Elle entre dans un magasin pour acheter des cigarettes. Je ne bouge pas. Il y a des voitures. Plein. Des klaxons toujours. Je dis, en imitant la voix de ma mère : Mais pourquoi ils klaxonnent ? Un autobus passe. Plein à craquer. Il s'arrête devant moi. À la radio une chanson joyeuse. Je regarde les passagers. Ils sont drôles. Il y a des femmes. Des vieux. Il y a des gros. Des minces. Des maigres. Ils suent. Un enfant de mon âge me sourit. Je m'approche. Je lève la main. L'autobus ne bouge plus. En arrière, on klaxonne pour que ça avance. Le garçon me lance par-dessus la cohue : *Kif el yôm byo'dar baad yodhar mén el layl ?* C'est une phrase de la chanson : *Comment le jour peut encore sortir de la nuit ?* Je fais semblant que je suis une danseuse du ventre. J'exécute des mouvements. On rigole. Lui dans l'autobus, moi dans la rue. Plus rien n'avance. Le chauffeur est en colère, il engueule tout le monde. Une voiture arrive en sens inverse et freine. Les pneus hurlent. Les portières claquent. Des gens courent. Je ne comprends pas. Mon ami ne me quitte pas des yeux. Tout va trop vite. Un homme arrive avec un boyau d'arrosage et inonde la carrosserie de

l'autobus. Je repense à ma mère et à ses conseils pour arroser les herbes délicates. L'eau a une drôle d'odeur. Les passagers sont éclaboussés. Un mouvement de panique s'empare d'eux. Ils hurlent. Veulent sortir mais ils ne peuvent pas. Quelqu'un a bloqué la porte du véhicule. Des gens courent. Ils crient. « Ce n'est pas de l'eau. Ce n'est pas de l'eau. C'est de l'essence. De l'essence ! » Je regarde mon ami. Il est trempé. Il fait chaud. Il a les yeux grands ouverts. L'homme arrose toujours. Le chauffeur le supplie : Au nom de ta mère, au nom de ta mère ! Va te faire foutre, lui répond l'autre, et il lui tire une balle dans la tête. On crie. Le chauffeur tombe sur le klaxon. Des hommes partout. Mitraillettes entre les mains. Une femme veut sortir par la fenêtre. Trois longues rafales :

Tata

Tata

Tata

Et d'un coup, d'un coup vraiment, d'un coup, l'autobus flambe. Il flambe avec les vieux, les femmes et les gros. Il flambe. Tout flambe. La femme ne bouge plus, à cheval sur le bord de la fenêtre. Elle brûle. Sa peau coule. Je fixe les yeux de mon ami. Il me regarde toujours. La fumée me fait pleurer. Ça sent la viande cramée. Je suis seul. La ville s'évapore. Je flotte au milieu de rien. Brume épaisse. Les mitraillettes crépitent, le klaxon pleure, le feu avale tout et dans l'éclat des flammes, à l'intérieur de la carcasse rougeoyante de l'autobus, j'aperçois la silhouette d'une femme

vêtue de noir avancer vers mon ami. Ses mains et ses bras sont de bois, son visage voilé. Cette femme n'existait pour personne avant. Elle n'avait pas de corps, pas d'âme, rien. Elle est née du feu, et maintenant elle est là, je la vois, je la vois saisir mon ami à la gorge, je la vois lui tordre le cou, lui arracher la tête, la porter à sa bouche et la dévorer. Elle se retourne vers moi. Elle me regarde. Je ne peux pas fuir. Qui est-elle ? Il n'y a plus rien, plus de lumière, plus de beauté, plus de beauté.

LE TEMPS NE PASSE PLUS de la même manière.  
C'est sûr.

Les bombes tombent. Je suis assis dans mon lit. C'est la nuit. J'entends des bruits de mitraille. J'entends des explosions. Personne ne vient. On s'habitue à tout. Je suis seul dans ma chambre. Ma sœur chez une cousine, mon frère chez un cousin. J'appelle, mais aucun son ne sort de ma bouche. Je me lève de mon lit. Je pousse mon lit. Je grimpe sur le matelas. J'écarte les rideaux. J'ouvre les vitres. Le bruit envahit la chambre et pénètre mes oreilles et gagne mon cœur. Mais mon cœur bat et je suis fort. Le plus fort. J'agrippe la poignée des volets et je la fais pivoter. Si ma mère me voyait, elle me dirait encore que je suis un enfant irresponsable. C'est plus fort que moi. Je pousse de toutes mes forces les volets pour découvrir la nuit et son carnage.

La guerre.

C'est la guerre à la fenêtre de ma chambre.

C'est si beau. Les immeubles s'écroulent.  
La ville à genoux. Là-bas, un arbre explose ! Et

ces bombes qui tombent ! Comme un peintre qui achève sa toile à grands coups de pinceau ! Maman ! Je crie, mais plus personne ne m'entend ! Maman ! Si la guerre est si horrible, pourquoi est-elle si belle ? Pour ne pas succomber, j'imagine que je suis un guerrier. Je passe sur mon cheval dans le disque blanc de la lune, je fais tourner mon épée, et je plonge au cœur des bombes. L'ombre de la femme aux membres de bois se profile au loin. Je hurle de peur. Je ne suis plus seul. Je ne suis même plus à la fenêtre. Je suis assis dans mon lit, entouré de ma mère et de mon père qui tentent de me calmer.

Le temps passe, mais je ne sais plus comment.

J'AI SEPT ANS ET NOUS SOMMES dans la chambre la plus sûre de notre maison de la montagne. Mon père mon frère ma sœur et moi sommes assis côte à côte et nous attendons. Nous attendons pour voir si une bombe ne va pas venir nous avaler, nous manger, comme un cheval en furie qui surgirait tout à coup du plafond pour nous déchiqueter à grands coups de sabots. Il n'est pas question pour moi d'aller jouer avec le chien de monsieur Boutros. Il faut se protéger des bombes. Je me souviens qu'il y a à peine deux ans on me montrait comment arroser les herbes du jardin. Le jardin est toujours là. Je m'inquiète. Les bombes tombent. Ma mère est dans la cuisine. Je dis : Pourquoi maman n'est pas avec nous ? Comme une réponse, une bombe abat sur nous son hennissement de souffre. Je suis convaincu que nous sommes tous morts ! Ou bien non ! Pas nous ! Mais ma mère ! Oui, ma mère est morte, je pense. La bombe l'a mangée, ma mère dans la cuisine a reçu la bombe dans son ventre ! Je veux hurler, mais je ne hurle pas ! Ma mère arrive en